

Quant à nous, il nous semble, ainsi que nous l'avons déjà dit, qu'il faut d'abord recueillir les faits dans chaque genre de choses, et que c'est seulement ensuite qu'on peut en dire les causes et remonter à leur origine. 14 Cet ordre, il est vrai, se montre encore plus clairement dans certaines choses, par exemple dans la construction d'une maison. La forme essentielle de la maison étant telle chose, ou la maison elle-même étant telle chose aussi d'un certain genre, il est clair qu'elle doit être construite dans telles conditions, puisque la production des choses dépend de ce que ces choses sont essentiellement, et que leur essence ne dépend pas du tout de leur production. 15 Aussi, Empédocle s'est-il bien trompé quand il a prétendu qu'une foule de choses dans les animaux sont par cette seule raison qu'elles ont été comme elles sont dès leur origine : par exemple, que les animaux ont la colonne vertébrale faite telle que nous la voyons en eux, parce qu'en se tournant sur elle-même il lui est arrivé de se briser. En ceci, Empédocle a oublié et méconnu deux choses : d'abord qu'il faut que le germe constitutif existe avec une puissance relative à son objet ; et en second lieu, il a oublié que l'agent qui a fait la chose devait exister antérieurement au produit, non pas seulement au point de vue de la pure raison, mais aussi dans le temps. Car c'est l'homme qui engendre l'homme ; et c'est parce que l'homme est constitué de telle manière qu'il en résulte que l'être qu'il produit est constitué également de telle manière déterminée. 16 On peut penser que, pour les choses qui semblent se produire d'une façon toute spontanée, il en est identiquement de même que pour les productions de l'art, puisqu'il y a certaines choses qui se produisent spontanément, toutes pareilles à celles que l'art produit, la santé, par exemple ; mais pour les productions naturelles, il y a préalablement un producteur semblable à l'être produit, comme il y en a un dans la sculpture ; car il n'y a dans la sculpture rien de spontané. L'art y est la raison de l'œuvre sans la matière ; et il en est de même pour les choses que le hasard produit, puisque tel est l'art, telle est l'œuvre produite. 17 Il faut donc affirmer à plus forte raison que l'essence de l'homme devant être ce qu'elle est, c'est là ce qui fait que les choses aussi sont ce qu'elles sont, puisqu'il n'est pas possible que l'homme existe sans ces organes et ces conditions. Si toutes ces conditions ne sont pas remplies, c'est du moins celles qui s'en rapprochent le plus qui doivent l'être ; elles sont, ou absolues parce qu'il est impossible qu'il en soit autrement, ou tout au moins elles sont ce qu'elles sont, parce qu'il est bien qu'il en soit comme il en est. (641a) Ce sont là des conséquences inévitables. Du moment qu'un être quelconque est ce qu'il est, il y a nécessité que sa production ait lieu de telle ou telle manière, et qu'elle soit ce qu'elle est. Même c'est là ce qui explique que telle partie de l'animal se produit la première de toutes, et que telle autre ne peut venir qu'à la suite. 18 Voilà donc bien ce qui se passe uniformément pour tous les êtres que la nature organise. Les anciens philosophes qui, les premiers, ont étudié la nature, n'ont regardé qu'au principe de la matière et s'en sont tenus à la cause matérielle ; ils ont recherché ce que cette cause est en elle-même, quelles qualités elle a, comment l'univers entier en est sorti, et ils ont recherché ensuite quel en a été le principe moteur. Ils ont supposé que c'est la Discorde, par exemple, ou l'Amour, ou l'Intelligence, ou le Hasard. Mais ils admettaient toujours que cette matière, fond de tout le reste, a, de toute nécessité, telle ou telle nature définie : par exemple, la nature chaude du feu, ou la nature froide de la terre, légère avec l'un, pesante avec l'autre. 19 Du moment que ces philosophes forment de cette façon le monde lui-même, ils expliquent semblablement la production des animaux et la production des plantes. Ainsi, ils prétendent que l'eau, venant à couler dans le corps, il s'y est produit une cavité destinée à être le réceptacle commun de la nourriture et des excréments ; que le souffle traversant le corps, les narines se sont formées par rupture ; ils en concluent que l'air et l'eau sont la matière de tous les corps sans exception ; car c'est de corps ainsi formés que tous ces philosophes entendent composer la nature entière. 20 Mais si l'homme et les animaux existent dans la nature, les parties dont ils sont formés n'existent pas moins ; et dès lors, il convient de parler de la

chair, des os, du sang et de toutes les parties similaires. Il faut également parler des parties qui ne sont pas similaires, telles que le visage, la main, le pied, et expliquer ce que sont chacune de ces parties en elles-mêmes et la fonction que remplit chacune d'elles. Il ne suffirait pas de nous dire de quels éléments ces parties sont formées, et si, par exemple, elles sont formées de feu ou de terre ; car en supposant que nous ayons à parler d'un lit ou de tel autre meuble semblable, nous nous attacherions à en définir l'idée et la forme bien plutôt que la matière, que cette matière soit de l'airain ou du bois ; et si nous ne donnions pas cette définition même, nous donnerions au moins la définition du tout et de l'ensemble qui compose le lit. C'est qu'en effet le lit est essentiellement telle chose dans telle chose, ou une chose faite de telle ou telle façon ; et, par conséquent, il faudrait toujours parler de sa forme et dire quelle en est la figure idéale. 21 Cela tient à ce que la nature résultant de la forme est bien supérieure à la nature matérielle. Si donc chaque animal, comme toutes ses parties, ne consistait que dans sa figure et sa couleur, Démocrite aurait pleine raison ; car il semble que voici sa doctrine : « Il est clair pour tout le monde, dit-il, que l'homme est ce qu'il est par la forme dont il est doué, comme si l'on ne reconnaissait l'homme qu'à sa figure et à sa couleur. » On peut répondre qu'un cadavre a aussi la même forme apparente, et que pourtant le cadavre n'est pas un homme. 22 On peut répondre encore qu'il n'est pas moins impossible qu'une main soit réellement une main dans une combinaison quelconque, par exemple si elle est en airain ou en bois. Il n'y a là qu'une homonymie, comme serait celle d'un médecin en peinture. (641b) La main ne pourrait pas alors accomplir son œuvre propre, pas plus que des flûtes en pierre n'accompliraient la leur, non plus que le médecin peint dans un tableau n'accomplirait la sienne. Semblablement à tous ces cas, il n'est pas une des parties du cadavre qui soit encore une partie véritable du corps, par exemple, l'œil, la main, etc., etc. 23 Toutes ces explications des philosophes antérieurs sont par trop simples; et elles ressemblent beaucoup à celle que nous donnerait un maçon qui nous dirait que, pour son travail, il se sert d'une main de bois. Ce n'est pas autrement que nos naturalistes nous entretiennent des origines et des causes de la figure des êtres. Il est bien vrai que les origines et les causes ont dû être le résultat de l'action de certaines forces; mais l'ouvrier pourrait nous parler de sa hache et de sa vrille, tout comme le philosophe nous parle d'air et de terre. Seulement l'ouvrier expliquerait encore mieux les choses; car il ne se contenterait pas de nous dire qu'avec son outil dirigé et tombant de telle ou telle façon, il se produit tantôt un trou, et tantôt une surface plane. Il nous dirait de plus pourquoi il a donné tel coup de son instrument, et quel a été son but; enfin, il ajouterait l'explication de la cause qui fait que son ouvrage prend telle forme, ou bien telle autre forme, à son gré. 24 Il est donc certain que nos philosophes se trompent, et qu'il faut dire d'abord que c'est de tel animal qu'on entend parler; et ensuite, après l'avoir indiqué, il faut expliquer ce qu'il est en lui-même et quelles sont ses qualités ; il faut en faire autant pour chacune de ses parties, comme on le faisait pour expliquer la forme du lit. 25 Si donc c'est l'âme ou une partie de l'âme qui constitue réellement l'animal, ou que du moins l'animal ne puisse pas exister sans l'âme, puisque l'âme une fois disparue, il n'y a plus d'animal, et qu'aucune de ses parties ne demeure plus la même, si non en apparence, comme dans la mythologie certains êtres sont changés en pierres ; si, dis-je, la chose est bien ainsi, le naturaliste doit parler de l'âme et bien savoir ce qu'elle est. S'il n'a pas à étudier l'âme tout entière, il doit l'étudier tout au moins dans ce point de vue spécial qui sert à expliquer ce qu'est précisément l'animal; il doit connaître ce qu'est l'âme ou cette partie spéciale, avec toutes les conditions, qui à cet égard, constituent son essence. Le philosophe doit prendre ce soin avec d'autant plus d'attention que le mot de Nature se présente sous deux aspects, et qu'elle peut être considérée, soit comme matière, soit comme essence, de même qu'elle peut encore être étudiée, et comme cause initiale du mouvement, ou comme but final. C'est bien là le rapport de l'âme tout entière à l'animal, ou du moins le rapport d'une partie de l'âme. 26 Il faut donc que le philosophe qui observe et contemple la nature se

préoccupe de l'âme plus que de la matière; et il y est tenu d'autant plus étroitement que la matière ne peut devenir la nature d'un être que grâce à l'âme, bien plutôt qu'à l'inverse l'âme ne deviendrait nature que grâce à la matière, puisqu'en effet le bois n'est le lit ou le trépied qu'autant qu'il est l'un et l'autre en puissance. Aristote,
Parties des animaux, chapitre I.